Films

Birgit Nilsson master-class

Auteur : Claire Newman. Réalisation : Thierry Thomas. Production : La Sept, Ina, 1989. Vidéo, couleur, 49 min.

Au château de Bäckeburg, en Allemagne, la grande soprano suédoise Birgit Nilsson livre son art et son expérience à de jeunes chanteurs professionnels. Elle travaille avec eux les grands compositeurs et les rôles qui ont fait sa gloire (Verdi, Wagner, Mozart). L'intransigeance et la force de son enseignement n'ont d'égal que la puissance et la clarté légendaires de son timbre.
Après quarante ans d'une carrière prodigieuse, Birgit Nilsson trouve dans l'enseignement une nouvelle façon d'apprendre, de progresser encore. Très attachée à une technique d'émission saine qui fut l'un de ses meilleurs atouts, elle insiste sur la nécessité de chanter avec facilité et aisance : «La voix d'un chanteur ne peut pas être belle s'il commence à forcer.» Entre les cours, les élèves expliquent comment ils ressentent l'enseignement de la chanteuse qui, à son tour, évoque son métier : «La scène est le meilleur professeur de chant», dit-elle avec une pointe de malice. Ponctuant la réalisation de documents d'archives (*Elektra* de Strauss, *Tannhauser* de Wagner), Claire Newman et Thierry Thomas nous proposent de revivre quelques instants de la carrière de l'une des plus grandes voix de ce siècle. G.C.

Diffusion dans les bibliothèques publiques:
Arcanal (consultation).

Chomsky, manufacturing consent
La fabrique de l'opinion par les médias *

Réalisation : Mark Achbar et Peter Wintonick. Production : ONF, Necessary illusions,1992. Distribution : Films Transit (Canada), K Films. 16 mm, couleur, 167 min.

Chomsky, le film nous le dit, est mondialement connu pour ses travaux en linguistique et sa théorie de la grammaire générative universelle innée, qui fit grand bruit dans les années 70, à l'apogée du structuralisme. Cette théorie stipule

que le cerveau humain, à la façon d'un ordinateur, comporte des structures syntaxiques génétiquement programmées qui lui permettent l'acquisition du langage quel qu'il soit. Cette théorie « computationnelle », qui a fait florès dans les sciences cognitives, est sérieusement battue en brèche par les dernières théories évolutionnistes en neurobiologie (formation du cerveau par sélection des groupes neuronaux, voir *Biologie de la conscience* de Gerald Edelmann) ainsi que par des logiciens (en tête desquels Hilary Putnam, voir *Représentation et réalité*). Mais de cela le film ne nous parle pas. Son propos, il est vrai, n'est pas le Chomsky linguiste mais le contempteur de la propagande médiatique. Se trahit là pourtant ce qui manque globalement au film : une mise en perspective des analyses de Chomsky. Le film adhère trop à son sujet.
Le point fort du film, c'est le choix du personnage et l'enjeu brûlant qu'il représente : Chomsky est un des rares critiques virulents des médias qui soit fortement médiatisé. Cette célébrité ne manque pas de déranger lesdits médias, ce qui ajoute encore au sel de l'affaire. Les réalisateurs ont donc disposé, outre leur propre suivi du « héraut », d'un matériau riche de nombreux entretiens télévisés, discussions radiophoniques, conférences et débats publics. En retour, ils ont adopté un montage patchwork, un peu à la manière d'un vaste clip (près de 3 heures) qui, stylistiquement, malgré de judicieuses trouvailles et l'autodérision des documentaires d'archives, ne se démarque guère de la logique médiatique critiquée.
Force est donc de voir ce film comme un document sur la critique chomskienne des médias (ce qui est bien), plutôt que comme un documentaire opérant, à partir de Chomsky, une mise en scène critique des représentations médiatiques (ce qui eut été mieux). La thèse de Chomsky s'énonce de la façon suivante : les grands médias dits démocratiques représentent le monde vu du pouvoir auquel ils participent, la vision qu'ils nous servent sert les intérêts politico-économiques dont ils dépendent. Ce que Serge Daney dit aussi à propos de la télé : « La télé est regardée parce qu'elle est tout ce qu'il y a de réaliste. Elle dit vrai et elle informe absolument. A un détail près : le seul monde dont elle ne cesse de nous donner des nouvelles, c'est le monde *vu du pouvoir* (comme on dit «la terre vue de la lune»). »
Chomsky jette un gros pavé marqué « propagande » dans le



marécage de l'autojustification démocratique des médias. L'exemple le plus criant à l'appui de sa dénonciation, ce sont les massacres perpétrés contre l'île de Timor par l'Indonésie, avec le soutien des USA, et ignorés des grands médias américains, qui tartinent dans le même temps sur le génocide communiste de Pol-Pot au Cambodge. Attestée par notre quasi-ignorance du génocide de Timor, la collusion pouvoir-média nous saute ici aux yeux, dûment mesurée par l'écart ahurissant entre la « couverture » médiatique du Cambodge et celle de Timor.

Au début de la seconde partie du film, un opposant hollandais à Chomsky fait remarquer qu'« on ne bâtit pas une théorie uniquement sur des exemples. Il faut démontrer une logique interne. » Les défenseurs de l'ordre démocratique reprochent pour la plupart à Chomsky de ressasser la vieille idée paranoïaque du complot et de la manipulation. Chomsky, c'est vrai, n'est pas toujours dénué d'un certain angélisme agaçant, allant de pair avec un aspect prêcheur en croisade contre le mal, minimisant la part d'adhésion volontaire (ou paresseuse) des bonnes gens à l'idéologie dominante, le confort ainsi offert. Cependant, le reproche du complot est une caricature. Il implique néanmoins qu'on y réponde effectivement par une analyse institutionnelle, et pas seulement par une casuistique indignée. C'est ce à quoi prétend Chomsky mais que ne tente jamais le film. Une telle tentative impliquerait la recherche d'une mise en scène non orthodoxe, bien différente de ce kaléidoscope TV choisi par Achbar et Wintonick, dont on peut se demander s'ils ne partagent pas avec les médias critiqués le (fallacieux) souci réductionniste d'être « grand public » ?

J'en veux pour exemple la séquence sur l'émission politique américaine de grande écoute : *Nightline*. Il ne suffit pas de proclamer que ce plateau télé, malgré sa longue existence, n'a jamais invité Chomsky. Il faudrait exhiber, au-delà du désaccord politique, et par l'image, comment ce type de télévision exclut fonctionnellement toute parole outrepassant le statu quo. Ce que Chomsky dénonce à sa façon politique ne rebondit pas assez dans une critique formelle de l'appareil TV par le film. Le spectateur devra se contenter de cette critique

« gauchiste » de la domination capitaliste sur l'ordre du monde et de nos images. Cela demeure tonique en cette période dangereuse d'autosatisfaction libérale. Mais on regrettera qu'outre les mensonges politiques majeurs ou omissions tendancieuses, le film n'ait pas tant soit peu cherché à démonter l'appareil médiatique comme producteur de ces « faits », ces « évidences », ces « vérités » petites ou grandes qui nous tiennent lieu de credo quotidien. François Niney

* Je m'autorise cette adaptation du livre de Noam Chomsky, *Manufacturing Consent*, qui sert d'intitulé au film des Canadiens Mark Achbar et Peter Wintonick. Mot à mot il faudrait dire : *La fabrication du consentement*, titre français retenu au Québec, mais « opiner » (du chef) me paraît bien correspondre à ce consentement fabriqué que dénonce Chomsky.

Diffusion dans les bibliothèques publiques : *Direction du livre et de la lecture (consultation et prêt)*.
Edition: *K-Films Video*.

Christian Zacharias joue Domenico Scarlatti à Séville

Auteur : Mildred Clary. Réalisation : Edgardo Cozarinsky. Production : La Sept, Ina, WDR, 1990. Vidéo, couleur, 59 min. (Opus)

Après avoir présenté brièvement la vie de Domenico Scarlatti, Mildred Clary s'entretient avec Christian Zacharias de ce compositeur qui l'accompagne tout au long de sa vie. Jouant quelques-unes des 555 sonates dans l'Alcazar de Séville, le pianiste allemand évoque cette ville et l'Espagne où vécut Scarlatti et qui influença tant sa musique.
Derrière l'aisance et la désinvolture du musicien italien, se glissent les rythmes, les harmonies, les ornements tragiques de l'héritage mauresque, tzigane et juif de l'Andalousie. Aidé par le gigantesque travail de recherche de Ralph Kirkpatrick, dont on peut voir un extrait de concert à New York en 1953, Christian Zacharias nous fait pénétrer dans l'univers de Scarlatti. La rudesse, la violence viscérale de la musique espagnole enivre l'interprète comme elle a enivré le compositeur qui sut parfaitement en saisir l'essence tragique. Edgardo Cozarinsky

met en regard la ville de Séville, duel d'ombre et de lumière, la corrida, le flamenco avec la musique de Scarlatti, ainsi que la fièvre de ce jeune pianiste qui vibre aux sons âpres et à la chaleur trop forte de l'Andalousie. G.C.

Diffusion dans les bibliothèques publiques :
Arcanal (consultation).

Crac

Réalisation : Frédéric Back. Production : Société Radio Canada. Distribution : Les Films du Paradoxe. 1981. 35 mm, couleur,15 min.

Dans ce film d'animation, on retrouve les thèmes récurrents de l'œuvre de Frédéric Back, écologiste convaincu : «Je suis membre de plusieurs mouvements, de plusieurs associations, dit-il, ...et si l'on est pas un membre actif, il faut au moins ajouter sa voix à l'appui de ces organismes qui font un travail prioritaire».
Crac est la chronique légèrement nostalgique du pays québécois au cours du XXème siècle, illustrée par les tribulations d'un fauteuil à bascule, témoin du «bon vieux temps», et victime des mutations de la société. Une forme de plaidoyer en faveur de l'environnement, pour dénoncer les méfaits de l'industrialisation et l'émergence des grandes cités qui défigurent la nature et transforment la vie sociale.C.M.

Diffusion dans les bibliothèques publiques : *Direction du livre et de la lecture (consultation) - Adav (consultation et prêt).*
Edition : *Films du Paradoxe, BP 47, 92270 Bois Colombes.*
Tél.: 46 49 33 33 . Deux titres sur la même cassette:
«L'homme qui plantait des arbres» et «Crac». VHS/prêt:140 F.

Djabote, Doudou Ndiaye Rose

Réalisation : Béatrice Soulé et Eric Millot. Production : PRV, Cri du loup, Arcanal, Transatlantic vidéo, ORTS, 1992. Vidéo, couleur, 44 min.

Djabote, le disque de Doudou Ndiaye Rose (chef tambour-major de Dakar), a été produit par Eric Serra, compositeur de

la bande-son du *Grand Bleu*. L'odyssée de l'enregistrement a lieu à Gorée, lieu symbolique de la traite négrière. A la tête de plus de 150 tambourinaires virtuoses, le vieux chef africain fait vibrer l'île au son d'une symphonie rythmique étonnante de précision et d'intensité. Aucun commentaire. Béatrice Soulé a choisi de ne donner la parole qu'aux notes et aux images pour conter l'aventure de *Djabote*, fruit d'un coup de foudre entre deux grands artistes, Eric Serra et Doudou Ndiaye Rose. La luxuriance des images et la puissance de la musique parlent à elles seules. L'érudit sénégalais connait la structure et la signification de plus de 2000 rythmes. Il a provoqué la révolution en décidant d'initier les femmes auxquelles la tradition interdit la pratique des percussions. Sa nombreuse troupe est formée de ses fils, gendres, filles et brus. La caméra saisit avec magie les couleurs chatoyantes des boubous, le regard d'un enfant, la beauté des bougainvilliers, la danse des corps et le geste auguste du Karajan africain. F.C.

Diffusion dans les bibliothèques publiques :
Arcanal (consultation et prêt).

Djembefola

Auteur : Pierre Marcault. Réalisation : Laurent Chevallier. Production : Rhéa Films, La Sept, République de Guinée, Arcanal, National Geographic Society, 1991. 35 mm, couleur, 64 min.

Né en 1950 en Guinée, Mamady Keita, un des trois plus grands batteurs malinké, a été soliste durant 22 ans dans le célèbre ballet national Djoliba, fondé par Sékou Touré. Il vit aujourd'hui en Belgique. Après 26 ans d'absence, il rentre au village : exultation générale, fête et émotion. Un témoignage remarquable d'authenticité et d'intensité.
On plonge directement au cœur de l'Afrique, en Haute-Guinée, berceau de traditions multiséculaires. Notre «djembefola» (joueur de djembé) connaît la majeure partie des trois cents rythmes malinké et leur signification. Il est un des derniers à avoir été initié par la pratique villageoise, à la différence des percussionnistes formés dans les ballets. Harry

Belafonte avait été subjugué par l'enfant (surnommé «Celui qui est né pour ça») alors âgé de 7 ans et l'avait enrôlé dans son film *Africa dance*. Sur une idée de Pierre Marcault (spécialiste du djembé et ancien percussionniste de Jacques Higelin), ce documentaire a été tourné sur le vif. Chaque scène est spontanée, y compris celle, cruciale, où le virtuose du djembé (tambour) retrouve sa famille. Rien de factice ni d'exotique. F.C.

Diffusion dans les bibliothèques publiques :
Arcanal (consultation et prêt).

Don Cherry summertime

Réalisation : Stéphane Dykman. Production : Stéphane Dykman, Arcanal, 1986. Vidéo, couleur, 61 min.

Le trompettiste noir américain Don Cherry, qui a fréquenté le gotha du jazz, a mené d'infatigables recherches en marge du show-business. Stéphane Dykman suit les investigations du musicien dans le secret de son loft new yorkais et, sans nulle indiscrétion mais avec une grande profondeur, nous fait pénétrer dans l'intimité artistique d'un des plus surprenants créateurs de jazz.
Don Cherry a défriché le free jazz avec Ornette Coleman et s'est produit avec John Coltrane, Archie Shepp, Gato Barbieri... Il a ouvert ses oreilles aux musiques du monde bien avant la mode de la world music. En compagnie de son fils David, cet insatiable curieux compose au piano, joue de la sanza et du douss'ngouni, instruments africains qu'il fut un des premiers à faire connaître, chante une mélopée qui s'élève au ciel comme une prière. Hypnotique, sa musique est inséparable de sa quête spirituelle. Elle l'habite partout, chez lui, dans la rue, dans le métro. Hormis un bref document d'archives américain rappelant l'importance du musicien, le film ne comporte pas de commentaires. Par la force de la musique et de l'image, il croque un portrait fidèle de Don : intériorité et liberté. F.C.

Diffusion dans les bibliothèques publiques :
Arcanal (consultation et prêt).

Eric Le Lann à la trompette

Réalisation : Valérie Stroh. Production : Films Alyne, Arcanal, 1993. 35 mm, couleur, 63 min.



Né en 1957 en Bretagne, Eric Le Lann, un des meilleurs trompettistes français, jouait déjà dans les bals de noces à douze ans. Dans ce film réalisé lors d'une tournée en Afrique, il parle sans tricher de son père et de Chet Baker, de sa lassitude et de ses incertitudes. Dans la musique et sur scène, il oublie l'ennui chronique qui le taraude et peaufine un jeu dépouillé et prenant.
De Miles Davis, Le Lann a le sens du silence et de Chet Baker, une fêlure de désespérance. Il a d'ailleurs bien connu Chet Baker, avec lequel il lui arrivait de partager la même trompette. Dès son plus jeune âge, il a fréquenté les plus grands que son père, trompettiste, invitait dans son orchestre. Ainsi Eric se produisit tôt avec Bill Coleman, Stéphane Grappelli... Ce jazzman refuse le cloisonnement. Il délivre avec son groupe une musique «fusion» rappelant la dernière décennie de Miles Davis. Les questions de Valérie Stroh frisent parfois la naïveté, mais l'émotion naît, d'une pureté saisissante : dans la rue, deux mômes africains sous un parapluie l'applaudissent. Instant de vérité. F.C.

Diffusion dans les bibliothèques publiques :
Arcanal (consultation et prêt).

Essyad musicien

Réalisation : Mustapha Hasnaoui. Production : Quinte Flush productions, FAA , Arcanal, 1993. Vidéo, couleur, 60 min.

Retraçant l'itinéraire du compositeur Ahmed Essyad, Mustapha Hasnaoui en livre un portrait qui souligne toute la rigueur et l'humilité attachées à sa recherche. Les propos d'Harry Halbreich, Gérard Condé ou Alain Féron conduisent au coeur de la musique d'Essyad, musique engagée qui tend



à réaliser la synthèse de deux cultures, occidentale et arabo-islamique.
Considéré comme «l'héritier le plus fidèle» de son maître Max Deutsch, garant de la tradition romantique allemande et de l'école de Vienne, Ahmed Essyad s'inspire des musiques berbères du Haut Atlas et plaide pour la richesse des échanges fraternels entre les peuples. Essentiellement vocale, son œuvre, au-delà d'une recherche musicale rigoureuse, possède l'expressivité et l'humanité d'une musique qui ne craint pas de transmettre un message.
Mustapha Hasnaoui se fait l'écho de ce double héritage. S'il suit l'itinéraire professionnel du compositeur en France, c'est en filmant le Maroc dont les images semblent répondre et résonner aux appels de la musique qu'il met en scène l'imaginaire d'Essyad. G.C.

Diffusion dans les bibliothèques publiques :
Arcanal (consultation et prêt).

Gerschwin

Réalisation : Alain Resnais. Production : Antenne 2, Telemax, Les Editions audiovisuelles, 1992. Vidéo, couleur, 52 min.

S'inspirant du jazz autant que de Schönberg ou de Stravinsky, le compositeur américain Gerschwin donna à la comédie musicale ses lettres de noblesse. L'histoire de sa vie et de sa gloire reflète les fastes d'une époque mythique, celle de la splendeur de Broadway. Alain Resnais construit son récit à partir des peintures de Guy Peellaert. Comme d'une bande dessinée, surgissent de la toile les images d'une vie, les photos, les enregistrements, les témoignages. On s'attache à la personnalité de ce compositeur dont «l'audace et l'impertinence» étaient toujours mêlées de tristesse et de mélancolie face à l'optimisme ensoleillé de son frère et parolier Ira. En plaçant au début du récit la fin brutale et soudaine du compositeur, Alain Resnais donne à son film ce caractère tragique, légèrement amer et nostalgique, que l'on

perçoit derrière la légèreté et la joie dans les chansons de George Gerschwin. G.C.

Diffusion dans les bibliothèques publiques:
Arcanal (consultation).

Les Grandes Voix noires américaines

Réalisation : Claude Fléouter. Production : Canal +, FR3, Télescope audiovisuel, 1991. Vidéo, couleur, 93 min.

Avec les interviews d'Aretha Franklin, BB King, le chef d'orchestre Billy Eckstine... et des films d'archives appuyés de commentaires, ce documentaire nous fait visiter le panthéon de la musique noire américaine, replacée dans son contexte social. Sont aussi à l'écran : Paul Robeson, John Lee Hooker, Bessie Smith, Fats Waller, Louis Armstrong, Nat King Cole... Les voix noires américaines prennent leurs sources dans le chant d'église - toujours fort vivant - dont elles reprennent la ferveur d'expression. «Cela reste mes racines», témoigne Aretha Franklin. Le chanteur et acteur Paul Robeson fut le premier artiste noir célèbre à oser se battre pour l'émancipation de sa communauté et plus généralement pour les droits de l'homme. Chacun à sa manière, les démiurges du blues John Lee Hooker, Bessie Smith et, en jazz, l'étoile bouleversante Billie Holiday incarnent la souffrance et la lutte pour la survie des Noirs dans une société marquée par le ségrégationnisme. A Harlem, vivier de talent et de fantaisie, les cabarets se sont multipliés (l'Apollo, le Savoy...), sortes d'exutoires pour une communauté qui voulait vivre et créer en toute liberté.
La seconde partie accorde une belle place aux chanteuses (Billie Holiday, Dorothy Dandridge, Dinah Washington, Lena Horne, Sarah Vaughan, Aretha Franklin, Ella Fitzgerald, Mahalia Jackson...). Elle montre en outre l'éclectisme des styles, jazz, blues, rock'n roll..., à travers les figures les plus mythiques (Chuck Berry, Ray Charles, James Brown...).
Puissante introduction : Billy Holiday chante «Strange Fruit» sur des archives du Ku Klux Klan et son sourire est embrumé de désespérance. Stevie Wonder insiste : «Personne ne doit subir l'oppression, pour aucun motif.» Louis Armstrong

contraste totalement avec ses clowneries - image du Noir attendue des Blancs -, qui n'ôtent rien à son génie musical. Inflexions voluptueuses de Dinah Washington, magnétisme d'Aretha Franklin, charisme d'Otis Redding, ferveur religieuse de Mahalia Jackson, présence volcanique de Tina Turner, énergie foudroyante de James Brown acclamé à sa libération (il faut ici rectifier : son emprisonnement résulta d'un incident raciste), autant de joyaux qui ponctuent ce pélerinage captivant parmi les héros de la chanson afro-américaine. F.C.

Diffusion dans les bibliothèques publiques :
Arcanal (consultation).

Histoires autour de la folie

Réalisation : Paule Muxel et Bertrand de Solliers.
Production : M de S Films, Skyline, France 3 (Océaniques), 1993.
Distribution : M de S Films. 35 mm, couleur, 210 min.



«Une lampe de poche éclaire le sol d'une cave jonchée de vieux papiers. Nous sommes à Ville-Evrard, un des hauts lieux de la folie en France, et ces vieux papiers, poussiéreux, déchirés, oubliés depuis des années, sont des dossiers médicaux concernant les malades internés depuis 1868 dans cet hôpital psychiatrique. En parcourant ces dossiers, en lisant une lettre parmi d'autres, des vies resurgissent de cette masse anonyme de malades, dont la personnalité la plus célèbre eut pour nom Camille Claudel... La construction de l'»asile» en dehors de Paris, au milieu du XIXème siècle, dans ce qui à l'époque était la campagne, correspondait à un désir d'éloigner la folie, de la circonscrire dans un endroit précis, sans danger pour la capitale. Une ville entière y fut construite»
(Carlo Pardo, *Le Monde diplomatique*, nov.1993).
Ville presque autarcique, asile fermé, à l'écart des villes et des vents «qui pourraient y déposer les miasmes de la folie»: les réalisateurs ont créé dans ces lieux «un domaine pour les paroles» selon Gilles Deleuze, qui se dit «impressionné par le

rapport tendu de la parole et des lieux vides dans ce film».
A travers des témoignages, les réalisateurs ont abordé la logique du rejet, l'incompréhension vis à vis des maladies mentales, la peur qui engendre l'exclusion. Médecins, infirmiers, gardiens, jardiniers témoignent, et, bien sûr, ceux à qui ce droit a souvent été refusé, les malades, les «fous».
Il ne s'agit pas d'un essai d'»histoire de la psychiatrie», mais d'un fragment d'histoire de la vie des gens, ...en suivant une évolution proche de la vie de la société sur le plan des rapports humains» (B.de Solliers, P.Muxel).
«Il est extrêmement rare qu'un tel regard sur la folie nous concerne si fortement» (Carlo Pardo). C.B.

Diffusion dans les bibliothèques publiques : *Direction du livre et de la lecture (consultation et prêt).*
Diffusion en salles : *Documentaires sur grand écran.*

L'Homme qui plantait des arbres

Réalisation : Frédéric Back. Production: Société Radio Canada. 1987. Distribution : Les Films du Paradoxe. 35 mm, couleur, 30 min.



Aux confins de la Haute Provence, un berger solitaire entreprend, un peu avant la première guerre mondiale, de reboiser les collines désertiques et battues par les vents où il a trouvé refuge. Patiemment, en secret, il plante des arbres sur des hauteurs où plus rien ne pousse depuis des décennies, tâche que rien ne semble pouvoir interrompre. Jusqu'à la fin de ses jours, dans les années 50, Elzéar Bouffier continuera son oeuvre anonyme.
En travaillant à l'adaptation de cette nouvelle de Jean Giono (1895-1970), le réalisateur Frédéric Back, qui a scrupuleusement respecté le texte du récit (dit par Philippe Noiret), a voulu en exprimer l'imperceptible, restituer le rythme de la nature en mouvement. Le projet initial prévoyait de combiner images réelles et images animées, mais le choix du dessin et des techniques d'animation s'est rapidement imposé: «j'ai utilisé des crayons à la cire sur de l'acétate dépoli,

ce qui permet de travailler à plusieurs niveaux les transparences...J'avais essayé une encre qui venait en transparence par dessus l'image, mais j'ai dû abandonner... Ce qui était important, c'était de créer une progression.»
«Le film a l'essence d'un poème ou d'une extraordinaire toile... Il se laisse contempler en silence....Parti d'un graphisme très sensible, presque monochrome, *L'Homme qui plantait des arbres* aboutit à une explosion et une symphonie de couleurs....Ce sont la mobilité constante de ses images, ses modifications permanentes de valeurs et de lumière, le passage de ses dégradés, les modifications et les retournements de plans surgis de leur sein même, l'évolution subtile de ces combinaisons qui lui donnent cette intensité, cette vérité.» (Pascal Vimenet, *Animatographe* n° 3).
Pour ceux qui ne verraient le film qu'une seule fois, et parce que «c'est très difficile d'aimer et d'analyser une œuvre du premier coup», Frédéric Back voulu trouver des points de rencontre, et «donner une référence à des choses que les spectateurs ont déjà vues et aimées...au début du film, c'est Bruegel ou Goya» . Dans les derniers plans, l'image devient une véritable toile impressioniste en mouvement, c'est Cézanne, Monet, Renoir. C.M.
Grand prix du Festival d'Annecy 1987.
Oscar du Meilleur film d'animation. Hollywood 1987.

Diffusion dans les bibliothèques publiques: *Direction du livre et de la lecture (consultation) – Adav (consultation et prêt).*
Edition: *Films du Paradoxe, BP 47, 92270 Bois Colombes. Tél.: 46 49 33 33 . Deux titres sur la même cassette : « L'Homme qui plantait des arbres » et « Crac ». VHS/prêt:140 F.*

Jean-Michel Déprats traduit Shakespeare

Réalisation : Henry Colomer. Production : Europimages FMP, La Sept/Vidéo, Direction du livre et de la lecture, Centre G.Pompidou, 1993. Distribution : Europimages FMP. Vidéo, couleur, 26 min. (Traduire).

Ce film est le premier d'une collection, *Traduire*, qui sera consacrée à de grands traducteurs contemporains, chacun abordant un aspect particulier de la traduction. «L'idée



directrice de cette collection est de partir d'une simple page (un poème, un extrait d'une scène de théâtre) et de l'examiner «à la loupe» de façon à faire apparaître les questions-clefs de la traduction au fil du texte, en allant du particulier vers le général, et non l'inverse. Il s'agit donc de carnets de route de traductions en cours, ou assez récentes pour avoir laissé une empreinte vive dans la mémoire du traducteur» (Henry Colomer).

Jean-Michel Déprats dirige une nouvelle édition des œuvres complètes de Shakespeare pour la Bibliothèque de la Pléiade; ses traductions sont utilisées par des metteurs en scène comme Bernard Sobel, Georges Lavaudant, Jean-Pierre Vincent, Serge Noyelle, Braunschweig...

Dans ce film, c'est la «scène du chaudron» de Macbeth (IV, 1) qui est choisie comme point de départ et exemple par Jean-Michel Déprats. Cette scène est montrée d'abord dans le texte original (mise en scène de Jack Gold pour la BBC), puis, au cours du film, on voit comment le metteur en scène, Serge Noyelle et ses comédiens s'approprient et travaillent le texte traduit par Jean-Michel Déprats, enfin la scène du chaudron est filmée telle qu'elle a été montée au Théâtre de Châtillon, en 1993. Ces scènes «illustrent» et ponctuent l'analyse de Jean-Michel Déprats. En traduisant Shakespeare, le traducteur est confronté à un texte qui semble réunir toutes les difficultés: rédigé dans une langue archaïque, incroyablement concise et elliptique, il est aussi écrit par un acteur, pour des acteurs, et donc destiné à être compris par le spectateur dans l'instant même où se déroule l'action théâtrale.

Jean-Michel Déprats justifie ses choix, son interprétation des textes de Shakespeare, par une démonstration claire et élégante. Il prouve qu'il possible de recréer un rapport vivant, passionné, avec les grandes œuvres du passé. Ce film n'est donc pas destiné à un petit nombre de connaisseurs, mais aux lecteurs en général. Il fait partager le plaisir d'une lecture soutenue, attentive, curieuse. C.B.

Diffusion dans les bibliothèques publiques : *Direction du livre et de la lecture (consultation et prêt).*
Edition : *La Sept/Vidéo.*

Jo Privat, le blues du musette

Auteur : Stephan Rabinovitch. Réalisation : Gérard Rabinovitch, François Billard, Didier Roussin. Production : La Sept, Ina, Sacem, 1991. Vidéo, couleur, 51 min.

Nous visitons la mémoire de Jo Privat à travers les personnalités et les lieux qui ont marqué sa vie. Il fut tôt remarqué par Emile Vacher, accordéoniste vedette qui le prit comme partenaire. Influencé par les musiciens gitans, il joua avec son ami Django Reinhardt. La rue de Lappe, temple du bal musette et repaire de truands, fut pour lui un des plus excitants lieux de rendez-vous musicaux.
Jo Privat fit ses premières armes à neuf ans sur un petit accordéon. Par la suite, sa grand-mère, qui avait gagné à la loterie nationale, lui offrit un bel instrument. Il débuta comme garçon maçon avec son père, mais constata vite qu'il gagnait mieux sa vie en jouant dans les cours et les restaurants. Sa tante tenait une «maison de tolérance», dont un client assidu était Emile Vacher : Jo fut présenté au précurseur du bal musette, qui l'embaucha aussitôt. Plus tard, il devint à son tour animateur de ces bals : «On jouait vingt-cinq danses à l'heure, il fallait pétroler !» Né dans «un quartier de voyous» (Ménilmontant), il aimait se produire dans l'ambiance chaude des bals musette de Nogent-sur-Marne et de la rue de Lappe qui battait les records en nombre de bistrots et de bals. F.C.

Diffusion dans les bibliothèques publiques :
Arcanal (consultation).

John Cage, Je n'ai rien à dire et je le dis

Réalisation : Allan Miller. Production : Music Project for Television American Masters, WNET-New York, Lola Films, 1990. 16 mm, couleur, 54 min.

John Cage est l'un des hommes qui ont le plus contribué à remodeler la pensée esthétique de ce siècle. Plusieurs artistes, écrivains et critiques en témoignent dans ce film consacré à la vie et à l'oeuvre du compositeur. Des entretiens avec J. Cage et des extraits de concerts complètent ce portrait d'un musicien,

philosophe, peintre, écrivain, qui n'a jamais cessé d'être au cœur de l'avant-garde.
John Cage est l'un de ceux qui cultivent le mieux ce mélange d'ironie, de provocation et de réflexion philosophique et artistique qui caractérise une partie de la pensée de ce siècle. Les divers entretiens récents et anciens qu'Allan Miller nous montre ici permettent donc à la fois de retracer et de comprendre le parcours du compositeur, et de rencontrer un personnage hors du commun qui met la séduction et l'humour au service de sa pensée : «Je n'ai rien à dire et je le dis !» Fidèle collaborateur de Merce Cunningham, influencé par Marcel Duchamp, Cage fut un des premiers à considérer que tout son, quel qu'il soit, a sa place dans la musique. Il chercha à se «libérer de ses idées sur l'ordre et de ses goûts» et fut un des pionniers de l'introduction du hasard dans l'art, du happening et du piano préparé. G.C.

Diffusion dans les bibliothèques publiques : *Arcanal (consultation).*

Louis Sclavis, C comme... clarinette

Réalisation : Yves de Peretti. Production : Atmosphère communication, La Sept, 1991. Vidéo, couleur, 49 min.

Né en 1953 près de Lyon, Louis Sclavis s'est rapidement affirmé comme une des figures du jazz français. Par ailleurs remarquable saxophoniste, c'est le clarinettiste talentueux qui est présenté ici, avec un commentaire du guitariste et musicologue Philippe Gumplowicz. Son éclectisme est montré dans divers contextes : danse, jazz, musique traditionnelle, en concert, en répétition, en tournée...
Avec plus de cent concerts par an dans le monde entier, Louis Sclavis est l'un des improvisateurs-compositeurs les plus sollicités. Outre son immense musicalité, une énergie farouche, l'amour du travail et un total engagement l'ont amené à jouer avec les fleurons du jazz : Michel Portal qui le renforça dans un sentiment d'urgence envers la création, Henri Texier, Jacques Di Donato qu'il se choisit comme maître... Instrument difficile que la musique moderne a éclipsé à cause des problèmes de sonorisation, la clarinette est devenue sa partenaire privilégiée.

Il en explore les ressources, sur scène avec la chorégraphe Mathilde Monnier, au sein du trio de clarinettes avec Jacques Di Donato et Armand Angster ou en compagnie du quintette de clarinettes qui se voue à la musique traditionnelle bretonne.
F.C.

Diffusion dans les bibliothèques publiques : *Arcanal (consultation)*.

Louise Weiss, l'Européenne

Réalisation : Elizabeth Kapnist. Production : La Sept/Arte, Atlantic Films ,1993. Distribution : Atlantic Films. Vidéo, couleur et noir et blanc, 52 min.

Louise Weiss (1893-1983) fut une jeune fille «trop intelligente» pour son époque, et l'obtention de son agrégation de français fut plus un sujet d'embarras que de fierté familiale. Journaliste politique engagée dès la fin de la première guerre mondiale dans le combat pour la paix, la construction de l'Europe, le droit de vote des femmes, mémorialiste, documentariste, sociologue, conférencière, enfin Doyenne du Parlement européen en 1978, femme aux multiples facettes douée d'une grande intelligence et d'une volonté de puissance et de reconnaissance sociale, que reste-t-il de ce personnage qu'elle a mis toute une vie à construire? Elisabeth Kapnist a tenté de retracer le parcours de cette femme exceptionnelle et de comprendre le moteur de son engagement, notamment de 1918 à 1940, ses années de combat, à travers de nombreux documents d'archives, des extraits de textes autobiographiques et plusieurs témoignages (notamment Elisabeth Roudinesco, historienne, l'Amiral Henri Labrousse, ancien compagnon de route du Général De Gaulle, collaborateur de Louise Weiss au Parlement européen, Jacques Bariety, président de l'Association internationale d'histoire contemporaine de l'Europe, Georges Bourdelon, réalisateur et photographe, Simone Weil, ancien Président du Parlement européen, ministre des affaires sociales, de la santé et de la ville). Après la deuxième guerre mondiale, Louise Weiss décide, à presque 60 ans, d'arpenter le monde à la recherche du «sacré»: y a-t-il un fondement commun qui lie l'humanité? Elle va investiguer pendant une vingtaine d'années et rapporter des

films documentaires où les belles images de son cameraman Georges Bourdelon servent de support à des commentaires emphatiques, souvent moralisateurs, faisant l'éloge du colonialisme. Elle a consacré la dernière partie de sa vie à ses voyages, ses films, l'écriture de ses mémoires, ses rencontres parisiennes, elle tenait salon dans son hôtel particulier de XVIème arrondissement. Textes extraits de *Mémoires d'une Européenne* de Louise Weiss. C.B.

Diffusion dans les bibliothèques publiques : *Direction du livre et de la lecture (consultation et prêt)*

Manu Dibango, silences

Réalisation : Béatrice Soulé. Production : La Sept, PRV, SGGC, 1990. 16 mm, couleur, 60 min.

Manu Dibango, «le précurseur de la musique moderne africaine» comme le qualifie Alpha Blondy, débarqua en France à l'âge de 15 ans en 1949. Ce film intelligent et sensible raconte le parcours exceptionnel d'un artiste à l'écoute de son temps, toujours prêt à voyager et à découvrir. Des documents d'archives instructifs rendent hommage à la bravoure des tirailleurs sénégalais dévoués à la France.
Le grand Manu, qui a gardé une spontanéité et une convivialité touchantes, égrène ses souvenirs, habilement évoqués ou reconstitués par Béatrice Soulé. Il retrouve le village familial, sa salle de classe au Cameroun, la chorale à laquelle il appartenait, ses copains de collège à Saint-Calais. Il rappelle «l'aventure ambiguë» de la chanson *Soul Makossa* née sous la dictature et devenue un succès international. Il effectue un pèlerinage sur les lieux marquants de sa vie, au pays, en Belgique, en France ou en Côte-d'Ivoire. Avec un sens de l'humour et du détail riche, la caméra fixe les rameurs chantant sur les pirogues, les hommes concentrés sur un jeu de dames en bord de rue, les laveurs en action sur la rive d'un fleuve égayé par les couleurs des tissus.
Ce film a obtenu la Rose d'or, Montreux, 1991. F.C.

Diffusion dans les bibliothèques publiques :
Arcanal (consultation).

La Mémoire en chantant

Réalisation : Patrick Barberis. Production : Atmosphère communication, Rapho/Belgavox, 1990. Vidéo, noir et blanc, 35 min.

Panaroma musical des années 50, avec Juliette Gréco, Mouloudji, Ray Ventura, Boris Vian, Eddy Constantine. Dix petits films construits à partir de photographies noir et blanc de l'époque, dix chansons, des titres et des signatures qui claquent. Cette promenade, qui a lieu surtout dans les rues de Paris, nous fait revivre quelques beaux succès de l'époque.
Les Feuilles mortes, *La Complainte du progrès*, *Les Amoureux du Havre*, *Si tu t'imagines* sont parmi les titres retenus pour évoquer les années 50. Les gosses, les rues et les toits de Paris défilent, les amoureux s'embrassent, la Seine coule, paisible. Une certaine nostalgie se dégage de l'ensemble. Une grande joie de vivre aussi et un bon zeste d'humour avec Ray Ventura et Eddy Constantine : les gens trinquent dans les cafés et les bars. Il est aussi d'autres références : celle du *Déserteur*, cette chanson phare interprétée par Mouloudji, ou Gréco chantant *Je hais les dimanches*. Des textes signés Léo Ferré, Prévert et Cosma, Aznavour, Boris Vian... M.H.

Diffusion dans les bibliothèques publiques :
Arcanal (consultation).

Michèle Reverbel et les voleurs d'encre

Réalisation : Malik Kherdouche. Production : ACV Communication, Association Alès-en-Cévennes-Ville-Lecture, 1993. Distribution : Association Alès-en-Cévennes-Ville-Lecture. Vidéo, couleur, 26 min.

Michèle Reverbel est écrivain public et animatrice, depuis 1980, d'ateliers d'écriture d'une forme et d'un contenu originaux. Décrivant sa présence dans différents lieux (écoles, bibliothèques, centres de formation, hôpitaux, prisons, marchés, gare...), elle met l'accent sur la relation entre lecture, écriture et histoire personnelle, à travers le geste d'écrire. «L'acte d'écrire doit être ouvert à tous, y compris à ceux qui ne peuvent y avoir accès d'emblée par leurs propres moyens», dit-elle. Fille d'instituteur, elle raconte ce qui l'a conduit à ce

métier singulier. Elle est filmée chez elle et dans des lieux publics où elle rencontre d'innombrables personnes qui viennent s'asseoir à sa table pour écrire et parler: elle encourage les personnes qui n'ont connu que l'écriture utile à l'école et qui ne s'expriment pas généralement par l'écrit, à retrouver avec le plaisir de ce geste, ce moyen d'expression. Michèle Reverbel a publié un livre relatant son expérience: *Je vous écoute écrire*, avec des dessins de Jean Kohen et Henri Jaboulay (Editions Comp'Act, 1993).C.B.

Edition : *Association Alès-en-Cévennes-Ville-Lecture, Bibliothèque municipale, BP 316, 30106 Alès Cédex (Tél.: 66 52 56 81). VHS/prêt et consultation: 120 F. U-Matic : 450 F.*

Mizike Mama

Réalisation : Violaine de Villiers. Production : Morgane films, RTBF, WIP (Belgique), 1992. 16 mm, couleur, 51 min.

A travers l'itinéraire de Marie Daulne, fondatrice du groupe féminin Zap Mama, nous suivons le parcours d'une métisse à la recherche de ses racines et désireuse de perpétuer un patrimoine -africain- dont elle a été tragiquement séparée. Née au Zaïre d'un père belge, elle est établie à Bruxelles et mène avec persévérance des investigations sur les polyphonies.
Zap Mama est un ensemble vocal de Bruxelloises noires, métisses et blanche, qui unissent leurs différences culturelles et leur passion commune pour le chant, afin de «rassembler deux peuples (africain et européen), sans que l'un n'écrase l'autre».
L'âme de la formation, Marie Daulne, a dû fuir le Zaïre avec ses frères et soeurs et sa mère, menacée car mariée à un Blanc. Le père de Marie fut assassiné une semaine après la naissance de la fillette. Marie poursuit une infatigable quête d'identité, dont le film montre d'émouvantes scènes : apprentissage de polyphonies avec sa mère, retour sur le sol natal où elle danse avec les Pygmées... Loin de se limiter au patrimoine africain, les Zap Mama «zappent» les musiques de la planète : chant médiéval ou arabisant, soul, gospel... F.C.

Diffusion dans les bibliothèques publiques :
Arcanal (consultation).

Nuages

Réalisation : Norbert Aboudarham et Pierre Befve. Production : Arcanal, Krystal production, CRRAV, 1991. Vidéo, couleur, 53 min.

Dénué de tout commentaire, ce documentaire laisse parler d'elles-mêmes de vivantes séquences musicales et des images de la vie quotidienne qui soulignent le sens de la fête et de la famille prévalant chez les Manouches. La mémoire du maestro de la guitare Django Reinhardt (1910-1953) reste fortement présente. La musique, jouée à la guitare en particulier, est comme un ciment de la communauté.
Django Reinhardt est célébré chaque année au festival de Samois-sur-Seine où l'on voit ici son célèbre compagnon de swing, le violoniste Stéphane Grappelli. Son fils Babik Reinhardt, également guitariste, regarde avec son bambin les photos familiales. Au cours du film, apparaissent quelques-uns des meilleurs guitaristes, Christian Escoudé, Birelli Lagrène... La caméra pénêtre à l'intérieur des campements des gens du voyage. Dans une roulotte, Dorado enseigne la guitare à son garçonnet déjà fort habile tandis que, sur un lit, un marmot entouré de guitares dort paisiblement. Dans une auberge, musique et bonne chère sont naturellement réunies, incarnant cette joie de vivre que communiquent aussi bien les guitaristes animant l'assemblée que les convives dansant sur leurs rythmes allègres. F.C.

Diffusion dans les bibliothèques publiques :
Arcanal (consultation et prêt).

Pablo Casals

Réalisation : Robert Snyder. Production : 5 Continents, Jean Real, Robert Snyder, Mannes College of Music, 1955. 16 mm, noir et blanc, 26 min.

Le violoncelliste catalan Pablo Casals s'est réfugié après la guerre civile espagnole dans le village de Prades, de l'autre côté de la frontière, au pied du mont Canigou. Une vie paisible évoquée en trois temps : flânerie dans le village, enseignement et interprétation de la première suite de J.S. Bach.

A 77 ans, Pablo Casals offre une leçon de simplicité, il ne livre que l'essentiel. «Ne réfléchis pas trop, sens-le tout simplement !» dit-il à une jeune Américaine venue travailler avec lui la cinquième suite de J.S. Bach. L'esthétique de ce musicien mythique pourrait se résumer dans cet autre conseil : «Fais sortir la musique de l'intérieur et non de la partition !» Tourné en 1952, ce documentaire se propose de décrire une journée parmi d'autres du musicien. Robert Snyder suit et commente le déroulement de cette vie tranquille, jusqu'à cette abbaye de Saint-Michel de Cuxa que Pablo Casals aime particulièrement. Là, dans l'espace pur et vide de l'église romane, le maître interprète une de ces suites de J.S. Bach pour violoncelle seul dont il a fait sa bible musicale. G.C.

Diffusion dans les bibliothèques publiques :
Arcanal (consultation).

Pessoa l'inquiéteur

Réalisation : Jean Lefaux. Production : Ina, Films du Village,1990. Distribution: Films du Village. 16 mm, couleur, 26 min.

Fernando Pessoa , poète portugais, né et mort à Lisbonne (1888-1935) a peu publié de son vivant: quelques poèmes dans des revues et un seul ouvrage *Messagem*. A sa mort, on découvre chez lui une malle pleine de manuscrits, que ses amis peu à peu vont éditer. En 1988, pour le centenaire de sa naissance, il est célébré dans son pays à l'égal de Camoes, le poète national portugais. Hors du Portugal, sa renommée a longtemps précédé la diffusion de ses œuvres. Il est aujourd'hui considéré comme un des écrivains majeurs du XXème siècle. Il n'y a pas un auteur Fernando Pessoa, mais plusieurs.
Auteurs distincts et qui, quoique fictifs et créés par Fernando Pessoa, ont leur style et leur univers propre. Pessoa les a nommés lui-même «hétéronymes». Dans le domaine de la production littéraire, Fernando Pessoa est un cas unique. Son œuvre renvoie à un processus de création complexe. C'est dire la difficulté à laquelle le réalisateur de cet essai cinématographique s'est confronté en tentant d'évoquer l'œuvre «de l'intérieur», à partir de ses principaux thèmes et



des mécanismes de création mêmes de Pessoa.
«C'est une fiction, pour autant que l'œuvre de Pessoa, fiction de ses propres fictions, supprime radicalement la séparation entre le réel et l'imaginaire. Les textes de Fernando Pessoa proviennent des œuvres poétiques des hétéronymes majeurs, Alvaro de Campos, Alberto Caiero, Ricardo Reis, du *Livre de l'intranquillité* de Bernardo Suares et du *Cancioneiro*...
Dans l'œuvre de Pessoa, c'est l'ouïe qui très souvent déclenche la vue; c'est le son écouté qui ramène des images, images suspendues «entre la vie et la mort, entre le souvenir et la perception, entre le mensonge et la vérité, entre la première fois et sa répétition». Les scènes et les personnages de ces récits de fiction ont été convoqués de façon analogue. Les textes de Pessoa s'intercalent entre les actions, entre les personnages, entre le personnage et lui-même» (Jean Lefaux).
Ce film se veut initiation et invitation à la lecture d'une œuvre complexe et difficile. La subjectivité du choix des images et des thèmes peut entrer en résonnance avec celle du spectateur. C.B.

Diffusion dans les bibliothèques publiques : *Direction du livre et de la lecture (consultation et prêt)*.

Le Quatuor des possibles

Réalisation : Edna Politi. Production : Contrechamps, La Sept, Arcanal, TSR, Krystal production, 1992. 35 mm, couleur, 89 min.

Le *Quatuor des possibles* se présente comme une quête - une enquête - à partir de *Fragmente-Stille an Diotima*, quatuor à cordes de Luigi Nono composé en 1980 sur des fragments de Hölderlin. A travers le travail d'interprétation du quatuor Arditti, Edna Politi découvre les possibles d'une œuvre, qui touche à la littérature et à l'astrophysique, où «chaque note est une expérience en soi».
Fragmente est une oeuvre dépouillée, intérieure, qui voudrait tendre vers le silence ; elle définit un rapport au temps



particulier, développant la notion de l'attente sans but et toujours renouvelée. Nono désirait avec sa partition créer un univers suggestif dans lequel les fragments de Hölderlin stimuleraient l'imaginaire des interprètes. Edna Politi, par une approche fragmentée, filmant le quatuor dans de multiples lieux (Venise, puis Royaumont), par un travail sur l'eau et ses réfractions, déstabilise elle aussi notre rapport à l'espace et au temps. Elle distille l'information nécessaire pour amener peu à peu à la compréhension sensible de l'œuvre, nous laissant découvrir les références à Beethoven, Verdi, Maderna, Ockeghem, mais aussi l'engagement éthique et politique de Nono. G.C.
Prague d'or, 1992. Golden Gate awards, San Francisco, 1992.

Diffusion dans les bibliothèques publiques : *Arcanal (consultation et prêt).*

Reinette l'Oranaise, le port des amours

Réalisation : Jacqueline Gozland. Production : Films de la Passion, La Sept, 1991. 35 mm, couleur, 63 min.

La septuagénaire Reinette l'Oranaise, juive née en Algérie, est l'ultime dépositaire de la tradition arabo-andalouse. Aveugle depuis l'âge de deux ans, elle s'est forgée une personnalité captivante et émouvante. En concert (au New Morning à Paris) ou dans ses interviews, la diva de la chanson judéo-arabe rappelle que la musique est son refuge vital et le remède contre la déchirure de l'exil.
Reinette l'Oranaise apprit le braille et le cannage de chaises. Le fameux chanteur et maître classique Saoud Medioni (ou Saoud l'Oranais) enseigna à l'adolescente le chant et le luth. Un jour, il dit d'elle avec affection et considération : «Elle voit tout, même quand je fais un sourire à une femme.» Il fut déporté par les Allemands.

Reinette ne le revit plus. En 1961, elle dut quitter l'Algérie. Une blessure incurable, qui la fait réagir avec véhémence quand on évoque un éventuel concert dans son pays natal. Georges Moustaki vient l'écouter au New Morning où son fidèle complice musical, l'érudit Mustapha Skandrani, l'accompagne au piano. Le compositeur algérien Safy Boutella rend hommage à cette mère spirituelle qui perpétue le répertoire populaire et l'héritage classique multiséculaire. F.C.

Diffusion dans les bibliothèques publiques :
Arcanal (consultation).

Saint-Germain des Présents

Réalisation : Jean-Christophe Averty. Production : La Sept/Arte, Agat Films,1993. Distribution : Agat Films. Vidéo, couleur et noir et blanc, 90 min.



19 ans en 1947, passionné de jazz et pianiste lui-même, noctambule et amoureux de Paris, Jean-Christophe Averty a pleinement participé à la folle époque du Saint-Germain-des-Prés d'après-guerre. Il parcourt aujourd'hui les rues, les ruelles et les boulevards, s'arrêtant aux emplacements qui furent des lieux mythiques.
«Tout au long du film on retrouve le même principe: une balade le long des rues de Saint-Germain aujourd'hui, avec une caméra fluide comme les souvenirs revisités, des orchestres de jazz actuels en action, des entrevues avec des témoins, et un maelström kaléidoscopique de documents d'époque, photos, films, articles et peintures. Le tout obéit à des mobiles - c'est le mot - dont il n'est pas toujours facile de discerner les règles mais dont on ne peut douter qu'ils existent dans la tête du vidéaste (à moins que tel Cocteau il ne ricane: «Puisque ce désordre nous échappe, feignons d'en être l'organisateur».) (Hélène Hazera, *Libération*).
Cette maestria technique, propre à Jean-Christophe Averty,

demande au spectateur de se laisser porter par les images et les musiques. Les archives présentées sont riches, donnant une image globale de la vie artistique et littéraire parisienne de 1940 à 1960. Trois parties:
«Avant»: c'est le Paris germanopratin de l'avant-guerre, celui d'Alfred Jarry, de son Père Ubu et de la chanson du décervelage, le temps où Picasso s'attablait à la terrasse du Flore pendant que les frères Prévert traînaient aux Deux Magots. A la Rhumerie martiniquaise, Marcel Mouloudji (il avait alors une dizaine d'années) était accueilli par le groupe Octobre.
«Pendant»: sans transition autre que le célèbre clocher, Jean-Christophe Averty nous entraîne ensuite dans les clubs célèbres: le Lorientais - c'est là, dans un club reconstitué, que se déroule l'action de *Rendez-vous de Juillet* -, mais surtout le sulfureux (dixit la presse de l'époque) Tabou et son escalier enfumé, le très select Club Saint-Germain, où se pressent Kenny Clarke, Bud Powell, Dizzie Gillepsie et tant d'autres jazzmen invités par Boris Vian. Pendant ce temps à la Rose rouge, les Frères Jacques débutent.
«Après»: parole est donnée à Jean-Paul Sartre, dont la conférence «L'existentialisme est-il un humanisme?» en 1945 fut à l'origine du mouvement de jeunesse de l'après-guerre; à Isidore Isou, fondateur du lettrisme, dont les premières lectures se déroulèrent au Tabou; pour conclure par une petite virée sur la «gidouille» du Père Ubu et cette fameuse pataphysique dont le «collège» s'institua en 1949 dans le local de la librairie des Amis du livre, rue de l'Odéon. D.M.

Diffusion dans les bibliothèques publiques : *Direction du livre et de la lecture (consultation et prêt).*

Samivel, l'esprit émerveillé

Réalisation : Karel Prokop. Production : FR3, Prokop Production,1992. Distribution : Karel Prokop Production. Vidéo, couleur, 60 min.

Samivel, homme secret, dissimulé derrière un pseudonyme choisi dans l'œuvre de Dickens, a accepté pour la première fois d'être filmé au cours de deux voyages dans des pays qui



ont marqué sa réflexion et son œuvre: l'Islande et l'Egypte. Ce film a été réalisé quelques mois avant sa disparition. Dans les paysages islandais, Samivel témoigne de son «inépuisable émerveillement pour la nature et ses spectacles». En Egypte, il admire «cette entreprise unique d'une société qui par amour de la vie a refusé de toutes ses forces l'anéantissement».
Samivel commence sa carrière en tant que dessinateur humoristique, puis il illustre *Gargantua* et *Pantagruel*, écrit et illustre des albums pour enfants. Il écrit également des contes sur la montagne, l'univers de la haute montagne ayant été une des passions de sa vie.
Il fait partie en 1948 de la première expédition polaire de Paul-Emile Victor pendant laquelle il réalise trois films. Là naît son intérêt pour les «hommes du phoque», civilisation aujourd'hui disparue. Puis il s'intéresse aux Vikings et leur découverte du nouveau monde depuis cette terre d'Islande qu'il célèbre par des textes où l'on retrouve son goût pour le silence et le désert: «Le désert rétablit l'homme dans sa dignité».
La dernière partie du film se situe en Egypte où Samivel a filmé il y a quarante ans la tombe de Toutankhamon désormais fermée au public ainsi que le temple d'Abou Simbel avant son transfert. Les mythes de la civilisation égyptienne mettent en évidence une certaine qualité de secret soulignée par Samivel: «Toutes les choses véritablement importantes ont une coloration secrète; qu'il s'agisse de véritables amours, de vérité très importantes qui sont parfois dissimilées dans l'évidence».
Outre les entretiens filmés pendant ces voyages, le film présente les aquarelles de Samivel, les albums qu'il a publiés (*Goupil*, *Brun l'ours*, *Gargantua*, *Pantagruel*, *Bon voyage Monsieur Dumollet*, *Sous l'œil des choucas*, *l'Opéra des pics*, *Bonhomme de neige*, *Samivie des rêves*, *L'Or des temps*, *L'Œil émerveillé*), des extraits de ses films (*L'Aiguille verte*, *Trésor d'Egypte*, *L'Or de l'Islande*). C.D.

Diffusion dans les bibliothèques publiques : *Direction du livre et de la lecture (consultation et prêt).*

Tout, rien

Réalisation : Frédéric Back. Production : Société Radio Canada. 1979. Distribution : Les Films du Paradoxe. 35 mm, couleur,10 min.

Dans l'ensemble de son œuvre, Frédéric Back transmet un message écologique: «Je suis révolté par l'inconscience avec laquelle l'humanité agit, avec la prétention d'être une espèce supérieure, la prétention de dominer le monde et de croire que la création a été faite à son service».
Dans ce film d'animation, Dieu crée le monde, les animaux, puis l'homme et la femme. Sans défense, ils cherchent à se protéger, à ressembler aux animaux qui les entourent, mais ils ne sont jamais contents...Dieu se lasse, et ils finissent par se retrouver nus. Ils organisent alors le massacre des espèces qui les entourent. C.M.

Diffusion dans les bibliothèques publiques : *Direction du livre et de la lecture (consultation).*
Edition : *Films du Paradoxe, BP 47, 92270 Bois Colombes. Tél.: 46 49 33 33 . Edité sur une cassette avec quatre autres films de F.Back sous le titre «Contes». VHS/prêt: 140 F.*

Une leçon particulière de musique avec Yuri Bashmet

Réalisation : Jacques Deschamps. Production : Com'unimage, La Sept, Radio France, 1991. Vidéo, couleur, 58 min.

L'altiste Yuri Bashmet est installé à Montpellier avec son orchestre, les solistes de Moscou. Plus soliste qu'enseignant, il consacre néammoins quelques master classes à Schubert, Dvorak, Brahms... Portrait d'un soliste aux allures de rocker, un enfant terrible et séducteur débordant de musicalité, que sa mère avait mis au violon à 8 ans pour qu'il ne devienne pas «un bandit» !
Moins connu que le violon ou le violoncelle, souvent considéré comme le bâtard de la famille, l'alto mérite que l'on vante sa sonorité, ses qualités expressives. Yuri Bashmet défend cet instrument qu'il avait choisi, enfant, parce qu'il demandait un peu moins de travail que le violon. C'est son art exceptionnel

de la conduite du son qui est remarquable ici. Sans cesse, dans ses cours, qu'il fasse travailler l'alto à ses élèves ou le piano à sa fille, il insiste sur le soutien du son et de la phrase musicale qui jamais ne doit faiblir, sur cette tension dramatique nécessaire au geste musical. C'est une leçon d'expressivité qu'il donne, autant quand il enseigne que quand il joue. G.C.

Diffusion dans les bibliothèques publiques :
Arcanal (consultation).

Adresse des diffuseurs :

Direction du livre et de la lecture :
27, avenue de l'Opéra, 75001 Paris.

Arcanal :
92, avenue Kléber, 75116 Paris.

Adav :
65, rue des Rigoles, 75020 Paris.

Documentaires sur grand écran :
Palais de Tokyo
2, rue de la manutention
75116 Paris

Adresse des éditeurs:

La Sept/Vidéo :
66, rue Sébastien mercier 75015 Paris.

K-Film Vidéo :
111, rue Saint Maur, 75011 Paris.

Festivals

Le Fipa 94,

*par Annick Peigné-Giuly **

C'est d'un éditorial assassin que Michel Mitrani a salué son septième Fipa. La culture audiovisuelle ne se différencie pas de la culture universelle, écrit-il, si, l'idée et l'imagination, le regard du spectateur, sont normalement recherchés. Ceux qui voient en tout spectateur un âne, commettent la plus grande des âneries. ils commettent une autre ânerie à faire croire qu'une bonne télévision n'est pas une télévision d'auteurs. Le président-fondateur du Festival international de programmes audiovisuels ouvrait ainsi à sa façon tonitruante cinq jours de projections et de colloques. Pour une manifestation qui se veut donc une vitrine de la télévision mondiale. Cette année encore, Pierre-Henri Deleau avait fait son choix, qu'il revendique subjectif, sélectionné plus d'une centaine d'œuvres de qualité, de curiosités et de sujets à controverse et qui appellent évidemment un regard lui aussi subjectif. Une journée entière étant laissée à la disposition de la production audiovisuelle d'un groupe de réalisateurs de Sarajevo (le groupe Saga).

Indiscutablement, ce rapprochement d'une télévision choisie et d'une télévision de guerre eut quelque effet. De même que les films en reflétaient d'autres. L'indiscutable effet de l'auteur sur le monde qu'il filme pour certains. L'indiscutable effet de l'Histoire sur leur film pour d'autres. Ces images rapprochées le temps d'un Fipa en disaient long sur le temps qu'il faut pour filmer sa guerre. Ici, c'est cette poignée d'auteurs bosniaques, serbes,

croates, réunis autour d'Ademir Kenovic et Ismet Arnautalic, qui venait présenter (ils n'ont pu rejoindre Cannes que le soir de clôture) leur chronique en images du siège de Sarajevo. Enregistrant au quotidien la lente agonie de leur ville. Chaque minute de film est un acte de vie, écrit Dana Rotberg, mais jamais de survie. C'est la reconquête de tout ce qui leur a été arraché, dévasté, violé. C'est un acte de résistance face à la dissolution et à l'extermination. C'est assez dire la fonction première de ces petits films : envoyer les témoignages de l'atrocité de cette guerre. Sur les viols et violences commises (*La Confession du monstre*), sur les conditions de vie (*Le Bouillon de survie*, *En attendant le colis*), etc. Autant de lettres de Sarajevo à l'adresse du reste du monde. Informer donc, émouvoir bien sûr, avec les armes dont ils disposent. Des caméras vidéo et du matériel technique que leur fournissent quelques partenaires étrangers (dont la société de production Point du jour). Des armes dérisoires, mais à travers le pire et le meilleur de ces travaux vidéastes parfois maladroits diffusés à Cannes (surtout le pire peut-être), explosait un besoin vital. Celui de l'art.

Plus armés, parce que plus loin du front, les films réunis sous l'appellation *Regards sur la Bosnie*. Celui, élevé, au ras du quotidien, de Radovan Tadic, *Les Vivants et les morts de Sarajevo*. Le cinéaste yougoslave, qui vit depuis vingt-cinq ans en France, a filmé d'octobre 1992 à mai 1993, le petit théâtre de la guerre : les trajets dérisoirement héroïques de quelques habitants entre obus et snipers pour maintenir un semblant de vie. Le documentariste français Chris Marker a, lui, fait le détour par Ljubljana en Slovénie. Dans un camp de réfugiés, de jeunes bosniaques présentent chaque soir un journal télévisé, bidouillé avec des images venues d'ailleurs et évidemment intransmissible en Bosnie. L'information pour de vrai, mais seulement en VHS, pour la mémoire. Ou comment se préserver du mensonge de l'image. Une autre chronique quoditienne, *Le Journal de Mirsada*, réalisée par François Ribadeau d'après le récit de Mirsada Sakic-Hatibovic, journaliste de télévision en exil à Paris. Une distance ici peut-être trop ostensible.

Au rayon documentaire, ce sont d'autres guerres qui travaillent au corps les réalisateurs. Parmi ces films,

sélectionnés pour le Fipa, certains restent très classiques dans la forme. Comme celui de Javier Martin, *Guinea, matèria reservada*, qui se concentre sur l'histoire de cette unique colonie espagnole en Afrique noire. Ou comment une décolonisation hypocrite a livré ce petit pays de 400 000 habitants à la dictature et à la corruption. Même classicisme efficace dans le documentaire de Philippe Cassard et Anne-Sophie Boisgallais, *Paysages d'après l'apartheid*. Une sorte d'état des lieux de l'Afrique du Sud d'après la libération de Mendela qui permet une mise en perspective du pays de l'apartheid. C'est à la vie minuscule d'une famille de bateliers dans une zone isolée de la Chine que s'est attaché le réalisateur chinois Hai-Bing Wang. *The Boatman of the Baili Gorge* retient leurs gestes quotidiens sur le bateau, leurs escales et leurs visions de la vie. Là aussi un témoignage pour la mémoire sur une micro-société en voie de disparition. Le documentaire de Jérôme de Missolz, *Chercheurs de disparus*, suit pas à pas la mission d'un membre d'Amnesty international au Pérou. Un reportage en direct, caméra à l'épaule, sur le terrain : la découverte des corps de neuf étudiants victimes des escadrons de la mort. Et un trop rapide portrait de ces nouveaux missionnaires politiques.

Plus personnels sont les regards de deux autres documentaristes. Celui de Marina Goldovskaya sur la Russie et celui de Carmen Castillo sur le Chili. Dans *La Maison de la rue Arbat*, la productrice-opératrice remonte les étages de cet immeuble moscovite comme on remonte le temps. Les façades, les escaliers, les murs et les locataires ont gardé la trace des époques révolues. Des lustres tsaristes aux illusions de la perestroïka en passant par la paranoïa stalinienne, surgissent des personnages romanesques filmés dans leurs meubles. Une sorte de *Russie, mode d'emploi*. Avec *La Flaca Alejandra*, Carmen Castillo retourne vingt ans en arrière, se replonge dans son Chili. Un Chili de résistance à la dictature, un Chili clandestin, un Chili de camarades. Un Chili de la trahison aussi. C'est ce personnage de traître, celui de Marcia Merino, qu'elle questionne tout en se questionnant elle-même au long d'un singulier retour sur les lieux. Un lent travail de deuil filmé en contre-point d'une caméra vive
Guy Girard.

Encore plus risqué dans la mise en scène d'une vérité jamais vraiment touchée de la caméra, le film de Vitali Kanevski, *Nous les enfants du XXème siècle*. L'auteur de *Bouge pas, meurs et ressuscite*, lui-même accusé de viol et emprisonné durant huit années, redescend dans les rues de Saint Petersbourg et Moscou. Là où il erra lui-même, il suit le parcours des bandes, piste les mafieux, entre dans les prisons, plonge dans le pourquoi et le comment du crime. Et recherche, derrière la jungle des rues, la loi terrible inscrite dans la peau de ces gamins. Pour mieux ressusciter l'espoir d'une victoire sur le destin. En plantant ces jeunes devant leur miroir, en les obligeant à se regarder dans les yeux. Une rédemption par le cinéma ?

Au rayon grand reportage, on retrouve les mêmes nuances. Du plus classique (*Ordinary People*) au plus singulier (*Le Pionnier clandestin*) en passant par le plus journalistique (*La Grâce perdue d'Alain Van Der Biest*). Tant le genre est parfois difficile à distinguer du documentaire. Le reportage de Jean-Bernard Menoud pourrait être un exemple de ces films entre deux genres, attentif au recul à prendre avec la guerre. *Nous étions amis à Vukovar* reprend contact, à deux ans de distance, avec des ex-amis, ex-voisins, de l'ex-Yougoslavie. Les uns sont serbes, les autres pas (croates ou bosniaques) et avec la guerre, explosent les amitiés. Le reportage de la Britannique Angela Pope, *Ordinary People*, revient lui aussi sur un des drames du conflit de l'ex-Yougoslavie. Celui des prisonniers des camps de concentration serbes, aujourd'hui parqués dans des baraques de l'armée à Karlovac en Croatie. Des gens ordinaires confrontés à l'innommable de l'exil, de la mort, de la guerre. Filmés sans pathos inutile, les témoignages gardent ici une force intacte. Ce qui n'est pas le cas des *Enfants taupes*. Un reportage de Patrick Charles-Messance et Tony Comiti sur les enfants de Colombie enrôlés dans les mines de charbon de Boyaca. Un reportage terni par une seule image. Celle, ralentie pesamment, d'un enfant qui gémit en sortant son visage noirci du trou noir... juste une image de trop.

Le Pionnier clandestin, du cinéaste russe Pavel Lounguine, file le train d'un gamin rencontré en pleine rue, un jeune communiste. Intrigué, le cinéaste le suit, le

cherche, l'interroge. Et par l'acuité de son regard, en fait un personnage du nouveau théâtre politique russe. Un Gavroche du néo-communisme.

Pour *Une vie de prof*, l'économie du film de Hervé Chabalier repose sur le temps. Le temps qu'ils ont passé (trois trimestres), avec Stéphane Meunier et Marie Roche, à suivre le déroulement de la vie dans un collège de la banlieue parisienne. La vie de six enseignants dans et hors les murs de l'école. Et les élèves, et le principal, et les parents. Laissant le temps réel envahir le film, il s'y distille au fil du montage, une petite dramaturgie rare.

Au rayon musique, une merveille à signaler. *Der Lindberghflug*, un opéra radiophonique de Bertolt Brecht et Kurt Weill sur la traversée aérienne de Lindbergh de l'Atlantique en 1927, ici mis en images magiquement par Jean-François Jung.

Au rayon fiction, deux jeunes cinéastes pour deux films intenses. Celui de Gérard Mordillat (avec Jérôme Prieur au scénario), *En compagnie d'Antonin Artaud*, tient la chronique des deux dernières années du poète entre la maison de santé d'Ivry et ses amis de Saint-Germain-des-Prés. D'après le journal de Jacques Prevel, jeune disciple en quête du maître. C'est le rapport étrange entre les deux hommes qui noue le film. Avec les compositions illuminées de Sami Frey et l'étrangeté troublante de Marc Babé. Celui de Cédric Klapisch, *Le Péril jeune*, épisode 1975 des *Années lycées* (pour Arte) est une autre quête d'absolu. Une chronique drôle et juste d'une tragédie adolescente.

Au rayon situation de la création française, du pire et du meilleur, fictions et documentaires mêlés. Pour le pire, *L'Ame de la bête* de Gérard Rougeron. Le portrait d'un serial killer de Rostov, Chikatilo, que le documentariste prend comme symbole d'une société russe cannibale. Un propos simpliste et poisseux. Comme si chaque société ne secrétait pas ses monstres... Pour le meilleur, *La Gauche s'en va*, un reportage malicieux sur la politique et intelligent sur le pouvoir. Dans l'espace d'une vacance de pouvoir entre la gauche et la droite, Jean-François Delassus a placé ses caméras au ras de ce qui fait la matière des convictions politiques. Entre le pire et le meilleur, quelques hésitants. Une fiction soignée de

Jérôme Foulon, *Mlle O*, d'après une nouvelle de Vladimir Nabokov. Tourné en Russie, à la russe (voir la lumière légèrement voilée), le film d'un apprentissage de jeune aristocrate face à une gouvernante française obèse et foldingue. La fin du film n'en est pas tout à fait une, qui voit ses deux personnages s'effilocher comme avec regret.

Au bout du compte, un festival de qualité où le fond, lourd de conflits internationaux et sociaux, épuise parfois la forme. Où l'Histoire rattrape souvent le documentaire. Où la fiction reste le lieu de toutes les utopies, de tous les absolus. De la poésie.

* **Annick Peigné-Giuly**. Journaliste à *Libération* depuis 1983. Auteur avec Marion Scali, de *Hors antenne*, entretiens avec Pierre Desgraupes, Ed. Quai Voltaire, 1992.

Palmarès

1/ Documentaires de création et essais :
Fipa d'or. *La flaca Alajandra*, de Carmen Castillo et Guy Girard (France/Chili).
Fipa d'argent. *Innocene lost, the verdict*, d'Ofra Bikel (Etats-Unis) .

2/ Grands reportages et faits de société :
Fipa d'or. *Une vie de prof*, de Hervé Chabalier, Marie Roche et Stéphane Meunier (France)
Fipa d'argent : *Ordinary people*, de Angela Pope (Grande-Bretagne)

3/ Musique et spectacle vivant :
Fipa d'or. *L'Enfant et les sortilèges*, de Moshe Leiser et Patrice Caurier (France)
Fipa d'argent. *Essyad musicien*, de Mustapha Hasnaoui (France/Tunisie)

4/ Fiction :
Fipa d'or. *Le Péril jeune*, de Cedric Klapish (France)
Fipa d'argent. *Per non dimenticare*, de Massimo Martelli (Italie)
Interprétation masculine. Samy Frey pour *en compagnie d'Antonin Artaud* (France)

Edition

Notes de lecture
(août/novembre 1993)

Les revues

Ont été dépouillées : *24 Images, Archives, Cahiers du Cinéma, Cinémathèque, Le Cinéphage, CNC Info, Dossiers de l'Audiovisuel, Les Écrits de l'Image, Jeune Cinéma, La Lettre du CSA, Le Mensuel du Cinéma, Positif, Revue belge du Cinéma, Sonovision, Studio Magazine, Télérama, Trafic.*
Soulignons l'apparition de la nouvelle revue *Les Écrits de l'Image* dirigée par Jacques Chancel, dont « l'ambition [est] d'aborder tous les sujets portés par la télévision ». Journalistes et écrivains participent à ce projet.
Voici les articles qui ont retenu notre attention :

L'actualité

1) Techniques et équipements
- Satellites, numériques, bouquets et paraboles (satellites de diffusion d'images captés en France ; diffuseurs à vocation nationale et transnationale ; les chaînes satellites captées en France), *Dossiers de l'Audiovisuel 52.*
- Nouveaux équipements, évolution des logiciels présentés au Siggraph 93, *Sonovision 374.*
- Dossier vidéothèques/médiathèques nouvellement créées en France, *Sonovision 375.*
- Le câble, panorama aux USA et au Canada, *Sonovision 375, Télérama 2288.*

2) Enquêtes/bilans socio-économiques
- Une politique de programmation inhabituelle, le cinéma *Le Denfert*, *Cinéma 514.*
- Les accords Gatt et l'audiovisuel, *Cinéma 514 à 520.*
- Géographie de la fréquentation des salles en 92, *CNC Info 248.*
- Le marché cinématographique potentiel en Italie, *CNC Info 248.*
- Les approches du téléspectateur (les grands courants de la recherche ; une mutation en cours : le positionnement du téléspectateur ; les approches quantitatives et qualitatives), *Dossiers de l'Audiovisuel 51.*

- Télévision et école, entretien avec François Bayrou ; télévision et culture, un dossier qui réunit les signatures de J.-D. Bredin, D. Decoin, J.-C. Carrière, H. Nyssen, J. Drillon, L. Ferry, *Les Écrits de l'Image 1.*
- Les activités du CSA en 91, *Lettre du CSA 49.*
- La production audiovisuelle en France en 92, *Lettre du CSA 50.*
- Dossier MIPCOM, *Sonovision 374.*
- La télévision publique, un panorama européen, *Sonovision 375.*
- Les chaînes européennes d'information en continu, *Télérama 2285.*
- La fermeture des studios des Buttes-Chaumont, et le départ de la SFP, *Télérama 2287.*

3) Festivals, rétrospectives

- Festivals de Berlin, Poitiers, Perpignan, San Remo, *Jeune Cinéma 224.*
- Annecy, rendez-vous mondial du cinéma d'animation, *Le Mensuel du Cinéma 9.*
- Festivals de Thessalonique, Nantes, Belfort, Clermont-Ferrand, *Positif 391.*
- Festivals de Turin, Cherbourg, *Positif 392.*
- Festival d'Angers, *Positif 393.*
- Dossier René Clair, à l'occasion de la sortie sur les écrans parisiens de 14 de ses films, *Télérama 2278.*
- Rétrospective Harold Lloyd au musée d'Orsay, *Télérama 2284.*
- Le cinéma coréen à Beaubourg, avec la présentation de 85 films, *Télérama 2288.*

4) Entretiens avec :

- Pascal Caucheteux, directeur de *Why not Production* (*La Sentinelle* de Arnaud Desplechin, *Naissance de l'amour* de Philippe Garrel), *Cinéma 518.*
- Françoise Maupin, directrice de Media-desk, qui fait le point sur *Média*, programme européen de création audiovisuelle, *Cinéma 520.*
- André Carignon à propos de la réforme de l'audiovisuel, *Télérama 2281.*
- Paul Virilio, *Télérama 2282.*
- Jean-Claude Carrière au sujet des *Écrits de l'Image*, *Télérama 2288.*

Un peu d'histoire

- La collection Jean Grémillon de la Bibliothèque nationale (films, projets non réalisés, écrits divers), *Cinémathèque 4*.
- Le cinéma de vulgarisation scientifique aux débuts des années 10 à travers la série *Scientia*, *Cinémathèque 4*.

Un auteur, une œuvre

- Folco de Baroncelli et le cinéma en Camargue (1906-1943), lettres, documents inédits, nombreuses photos, *Archives 56*.
- Ray Bradbury et Hollywood, *Le Mensuel du Cinéma 10*.
- Luis Buñuel au Mexique, *Positif 391* ; en Espagne et en France, *Positif 392*.
- *Le Chien andalou*, analyse détaillée du scénario plan à plan, *Revue belge du Cinéma 4*.
- *L'Age d'or*, *Télérama 2284*.
- Dossier Alain Cavalier, *Jeune Cinéma 224*.
- Carl Dreyer, les années noires 1919-1934, *Cinémathèque 4*.
- Sacha Guitry à propos de la publication du livre *Sacha Guitry, cinéma* (voir rubrique livres), *Cahiers du Cinéma 471*, et *Télérama 2279*.
- Chris. Marker, 6 lettres à Alexandre Medvedkine, *Positif 391*.
- Nicolas Philibert, *Au Pays des sourds*, *Trafic 8*.

Dossiers thématiques

- Le cinéma minier : tous les films depuis *Au Pays noir* (1905) jusqu'à *Germinal* (1993), *Positif 393*.
- Les écrivains et le cinéma : Sartre, *Télérama 2274* ; Giono, *Télérama 2276*.

Les livres

Sont présentés dorénavant non seulement les ouvrages qui figurent dans la section 77 de *Livres Hebdo*, mais encore ceux qui sont classés dans les sections 0 (communication, annuaires, média), 3 (sociologie) ou même 8 (littérature), de façon à élargir la rubrique à tout ce qui se rapporte à l'image.
73 titres sont ainsi signalés pour les mois d'août à novembre.

Manuels

➡ Jacques Aumont et Michel Marie, **L'Analyse des films**, Nathan Université, 1993, 230 p., 139 F : deux des auteurs du livre *Esthétique du film*, paru en 1983, se sont à nouveau associés pour faire le bilan des analyses de films publiées depuis 1970, en France et aux USA ; commentaires à propos des meilleures analyses, présentation des acquis méthodologiques ; bibliographie (par chapitre et générale), illustrations, index des films cités.

➡ Jean-Claude Carrière, **Raconter une histoire : quelques indications**, Fondation européenne des métiers de l'image et du son, 1993, 132 p., 69 F : les scénaristes sont actuellement les héritiers d'une longue tradition, l'art de raconter une histoire, dont ce petit livre donne des morceaux choisis ; l'auteur met l'accent sur la nécessité sociale d'une telle démarche et se demande si l'on sait encore répondre à ce besoin.

➡ Jeanne-Marie Clerc, **Littérature et cinéma**, Nathan Université, 1993, 222 p., 129 F : quelle image les romanciers se sont-ils faits du cinéma ? Inversement, comment retranscrire l'image en son absence ? Telles sont quelques-unes des questions que l'auteur, professeur de littérature comparée, aborde dans ce livre en parcourant le territoire de la littérature confronté à celui du cinéma ; l'analyse s'appuie sur de très nombreux exemples romanesques et filmiques ; bibliographie, index.

➡ Bernard Cocula, **Sémantique de l'image, pour une approche méthodique des messages visuels**, Delagrave, 1993, 232 p., 196 F : manuel des premiers cycles de l'enseignement supérieur et des classes préparatoires ; analyse des messages visuels fixes, iconiques ou non, et des messages scripto-visuels ; livre de sémiologie appliquée qui présente une méthodologie s'inspirant des recherches scientifiques actuelles (physiologie, psychologie, perception visuelle, linguistique, stylistique).

➡ André Gardies, **Le Récit filmique**, Hachette Classiques, 1993, 151 p., 69 F : depuis sa naissance, le cinéma raconte, jusqu'à devenir l'un des grands pourvoyeurs de récits des temps modernes ; le cinéma n'a pas cessé d'emprunter à la littérature narrative sujets et histoires ; cette utilisation masque parfois ce qui fait la singularité du récit filmique ; qu'est-ce que raconter avec des images et des sons ? Quels sont les procédés, les dispositions, les stratégies propres à la narration filmique ? L'auteur, professeur de cinéma et d'audiovisuel à l'université Lyon II/Lumière, analyse le temps, l'espace, les personnages, la narration, la focalisation, le savoir

spectatoriel, autant de thèmes qui lui permettent de cerner l'originalité de cet art du récit.
- Francis Vanoye, **Scénarios modèles, modèles de scénarios**, Nathan Université, 1993, 250 p., 149 F : réflexion qui s'appuie sur de nombreux exemples, de Chaplin à Truffaut, de Griffith à Coppola, de Epstein à Wenders, d'Antonioni à Blier ; l'auteur fait l'analyse, d'abord du contenu (sujet, personnages), ensuite du dispositif (narratif ou dramatique), puis de l'adaptation, enfin du rapport entre scénario/individu/société ; bibliographie indicative, index des films cités.

Annuaire, guide, dictionnaire

- Jean-Pierre Fougea, Anne Kalck, Pascal Rogard, **Les Aides au financement : cinéma et télévision**, Dixit, 1993, 320 p., 300 F : annuaire recensant les organismes français et européens susceptibles de participer au financement de la production de films de cinéma et de programmes télévisés.
- Dominique Joignot, Catherine Stein, **Guide des aides à la création audiovisuelle**, Videadoc, L'Harmattan, 1993, 177 p., 200 F : aides aux jeunes et aux futurs professionnels ; les mécanismes de soutien à l'industrie audiovisuelle et à la diffusion télévisée ; les aides à la production et à la diffusion, les aides européennes ; les aides auprès des collectivités locales ; politique et domaine d'intervention des différents ministères ; vidéo de création et nouvelles images ; contexte juridique ; bibliographie, index.
- Bernard Rapp, Jean-Claude Lamy, **Dictionnaire des films : 10 000 films du monde entier**, nouvelle édition, Larousse, 1993, 300 F : depuis les premiers films recensés jusqu'en 1989 ; 201 films clés analysés ; 1 800 autres «grands films» avec un générique exhaustif, mais un commentaire plus bref ; 8 000 films de base succinctement présentés ; 12 cahiers thématiques, index des titres alternatifs, index des titres originaux.

Histoire

- Patrick Brion, **La Comédie musicale du «Chanteur de jazz»** *à* **«Cabaret»**, Édition de la Martinière, 1993, 365 p., 495 F : troisième ouvrage consacré par l'auteur aux grands genres cinématographiques, après le western et le film noir ; présentation chronologique et analyse de 72 films, de 1927 à 1972 ; nombreuses photos couleur.

• P.-H. Deleau, **La Quinzaine des réalisateurs à Cannes : cinéma en liberté** (1969-1993), Éd. de La Martinière, 1993, 427 p., 295 F : préface de J. Moreau ; 350 réalisateurs témoignent de leur participation ; présentation sous forme de catalogue alphabétique.
• Max Douy, Jacques Douy, **Décors de cinéma : les studios français de Méliès à nos jours**, Libr. du Collectionneur, 1993, 336 p., 580 F : les grands films du cinéma français sous l'aspect du décor ; à travers une superbe collection d'images, est raconté, au bout du compte, un siècle de studios français ; la présentation suit un ordre chronologique ; lexique, biofilmographie des auteurs, index.
• **Cinéma coréen**, Éd. du Centre Pompidou, 1993, 192 p., 250 F : présentation du cinéma de la Corée du Sud à travers 11 thèmes majeurs ; 90 films analysés sous forme de fiche ; dictionnaire des réalisateurs ; index.
• Peter Hay, **Metro Goldwyn Mayer, splendeur du cinéma américain**, Bordas, 1993, 335 p., 430 F : préface de P. Brion ; cet ouvrage, qui fait découvrir la vie de la MGM à travers grandes et petites histoires, vaut surtout pour la richesse de son illustration (700 reproductions).
• Marcel Martin, **Le Cinéma soviétique de Kroutchtchev à Gorbatchev** (1955-1992), L'âge d'homme, 1993, 223 p., 160 F : analyse du cinéma soviétique après Staline ; présentation en trois parties qui correspondent à l'évolution politique de l'URSS : le dégel amorcé par Kroutchtchev (55-68), la stagnation sous Brejnev (68-88), et la perestroïka inspirée par Gorbatchev (85-92) ; index, bibliographie, photos.
• Bob Thomas, **L'Art de l'animation : de Mickey à «La Belle et la bête»**, Disney Hachette, 1993, 208 p., 220 F : histoire de l'animation chez Disney, depuis les débuts jusqu'à la dernière production ; nombreuses illustrations, glossaire.

Auteurs/réalisateurs

• Woody Allen, **Woody et moi**, Cahiers du Cinéma, 1993, 188 p., 320 F : entretiens avec Stig Björkman, à New York, de l'été 92 à l'hiver 92/93 ; la présentation suit un ordre chronologique, chaque film faisant l'objet d'un chapitre ; nombreuses photos.
• Guy Gauthier, **Les Chemins de René Allio : peintre, scénographe, cinéaste**, Cerf, 1993, 260 p., 175 F : analyse du parcours esthétique d'un homme prolixe, parfois à la limite du cinéma documentaire ; filmographie, bibliographie.

- Jean-Michel Bouhours (éd.), **Correspondance Luis Buñuel-Charles de Noailles**, éd. du Centre Pompidou, 1993, 200 p., 180 F : lettres et documents échangés ou produits entre 1929 et 1976 à propos de *L'Âge d'or* ; photogrammes, bibliographie, index.
- Luis Buñuel, José de la Colina, Tomas Perez Turrent, **Conversations avec Luis Buñuel : il est dangereux de se pencher au-dedans**, Cahiers du Cinéma, 1993, 256 p., 125 F : traduction de Marie Delporte ; préface de Charles Tesson ; livre d'entretiens réalisés en 75-76, qui porte sur l'ensemble de l'œuvre de Buñuel, du *Chien andalou* à *Cet obscur objet du désir* ; la présentation suit un ordre chronologique, chaque film constituant un chapitre ; filmographie, index.
- **Atom Egoyan**, Dis voir, 1993, 127 p., 220 F : présentation de ce cinéaste canadien de Toronto, né au Caire de parents arméniens, au fil de quatre essais ; on retiendra le quatrième qui est constitué d'un entretien réalisé à distance par Paul Virilio (enregistrement et échange, à un mois d'intervalle, de cassettes vidéo) ; filmographie, bibliographie.
- **Georges Franju, cinéaste**, EPPV, 1993, 163 p., 150 F : réunissant archives, documents inédits et témoignages de proches, l'équipe de la maison de La Villette a créé une exposition itinérante accompagnée du présent ouvrage et du livre de G. Leblanc (voir ci-après) ; filmographie, biographie, bibliographie.
- Gérard Leblanc, **Georges Franju, une esthétique de la déstabilisation**, EPPV, 1993, 112 p., 100 F : dans le cadre de l'exposition-portrait « Georges Franju cinéaste », réalisée à la maison de La Villette, G. Leblanc propose un essai où la poésie se mêle à l'analyse ; par des arrêts sur image effectués dans les principaux documentaires et dans *Les Yeux sans visage*, l'auteur met en scène les correspondances qu'il perçoit dans les rapports du visible et du réel ; filmographie.
- Stefano Della Casa, **Ricardo Freda, un homme seul**, Yellow Now, 1993, 156 p., 95 F : monographie consacrée à ce réalisateur qui défendit, contre les thèses néoréalistes, le principe d'un cinéma populaire à grand spectacle ; synopsis d'*Ascanio*, d'après Dumas, avec de nombreuses notes ; extraits du scénario *La Dernière Momie d'Égypte*, cosigné avec Jacques Courcelles ; filmographie, bibliographie, photos.
- Jane Giles, **Un Chant d'amour, le cinéma de Jean Genet**, Macula, 1993, 158 p., 130 F : ouverture de S. Daney, préface de E. White ; constat est fait que le cinéma est au cœur des procé-

dures d'écrivain de Genet, et que *Notre-Dame-des-fleurs* ou *Miracle de la rose* en sont issus (montage alternée, flash-back, détails) ; découpage du film plan à plan, notes de J. Genet ; entretien avec N. Papadakis ; bibliographie, filmographie.

◆ **Jean-Luc Godard, au-delà de l'image**, Études cinématographiques 194/202, 1993, 185 p., 170 F : cet ouvrage collectif fait suite à une première étude publiée en 1967 dans la même collection, *Jean-Luc Godard, au-delà du récit* ; filmographie, bibliographie.

◆ Philippe Arnaud, **Sacha Guitry, cinéaste**, Yellow Now, 1993, 320 p., 165 F : cet ouvrage réunit une série d'essais, des entretiens avec des proches de S. Guitry, des documents (extraits du scénario de *Si Versailles m'était conté,* extraits de dossier de promotion du *Roman d'un tricheur*), ainsi et surtout qu'une filmographie exhaustive ; photos.

◆ Bernard Eisenschitz, Paolo Bertetto, **Fritz Lang, la mise en scène**, Lindau, 1993, 495 p., 300 F : catalogue dont l'original en italien a été publié à l'occasion de la manifestation Fritz Lang au Museo Nazionale del cinema de Turin, en mars 1993 ; cette édition présente quelques différences avec l'original ; publication du fonds d'archives Fritz Lang de la Cinémathèque française (lettres, photos de plateau, scénarios à différentes étapes de leur élaboration, story-boards, plans, maquettes de décors) ; présentation des autres fonds Fritz Lang ; biographie, filmographie.

◆ **Maurice Pialat, l'enfant sauvage**, Lindau, 1993, 283 p., éd. bilingue, 180 F : Aldo Tassone et Sergio Toffetti ont convié les *Cahiers du Cinéma* à faire le point sur l'œuvre de Pialat ; filmographie, bibliographie.

◆ Dominique Auzel, **Georges Rouquier, cinéaste poète et paysan**, Ed. du Rouergue, 1993, 320 p., 250 F : une excellente étude de base de l'œuvre du cinéaste, avec de nombreuses illustrations et des documents inédits ; filmographie exhaustive depuis *Vendanges* (1929) jusqu'à *Biquefarre* (1983) ; l'album de *Farrebique* (1947) ; bibliographie.

◆ **Andreï Tarkovski : Journal 1970-1986**, Cahiers du Cinéma, 1993, 479 p., 195 F : trad. du russe par Anne Kichilov ; le journal des 17 dernières années de la vie du cinéaste, constitué à partir d'une dizaine de cahiers/agendas ; selon les éditeurs, « livre-boussole, livre de clefs, livre de secrets » ; nombreuses annexes : filmographie, scénarios et projets non réalisés, index.

◆ Marc Dondey, **Tati**, Ramsay Poche cinéma, 1993, 271 p., 145 F : le point sur la vie et l'œuvre de Jacques Tati ; nombreuses photos ; filmographie, bibliographie sélective.

• Paolo Taviani, Vittorio Taviani, Jean-Antoine Gilli, **Paolo et Vittorio Taviani : entretiens**, Actes Sud/Institut Lumière, 1993, 208 p., 110 F : livre d'entretiens entre les frères Taviani et J.-A. Gilli, membre de la revue *Positif* et professeur d'histoire du cinéma à Paris I ; la présentation est chronologique, chaque film donnant lieu à un chapitre ; filmographie exhaustive de *Un homme à brûler* (1962) à *Fiorile* (1993) ; bibliographie.
• Billy Wilder et Helmut Karasek, **Et tout le reste est folie**, Robert Laffont, 1993, 522 p., 149 F : Billy Wilder raconte ses mémoires d'une vie de scénariste et de metteur en scène ; anecdotes, souvenirs, photos personnelles inédites ; filmographie critique, index.
• **Valerio Zurlini**, Lindau, Museo Nazionale del cinema, 1993, 229 p., éd. bilingue, 80 F : série d'articles, dont un entretien avec le cinéaste italien ; filmographie, bibliographie, photos.

Un scénario / un film

• Woody Allen, **Crimes et délits**, Seuil, 1993, 168 p., 36 F : trad. de l'américain par Michel Lebrun ; reprise du scénario du 20e film du cinéaste.
Benoît Barbier, **Germinal Blues**, Hoëbeke, 1993, 104 p., 195 F : superbes photos en noir et blanc, pour la plupart inédites, qui révèlent le tournage du film.
• Sacha Guitry, Claude Gauteur, **Cinéma**, Presses de la Cité, 1993, 1280 p., 145 F : ce livre rassemble seize scénarios conçus directement pour l'écran, un scénario jamais réalisé, une série d'émissions données à la Radio Diffusion Française peu avant la sortie de *Et si Versailles m'était conté*, des photos ; C. Gauteur en fait la présentation.
• Jean Marbœuf, **L'Avant-scène cinéma, n° 424 : Pétain**, Avant-scène, 1993, 110 p., 81 F : présentation, analyse plan à plan et dialogues du film.
• Kawabata Yasunari, **Les Servantes d'auberge**, Le livre de poche, 1993, 187 p., 32 F : trad. du japonais par Suzanne Rosset, préface de B. Fujimori, présentation L. Lê ; ce recueil de nouvelles contient *Une Page folle* qui est le texte d'un scénario écrit en 1926 et qui fut tourné par le réalisateur japonais Kinugasa Teinosuké, paru dans Eiga Jidaï (Les Temps du cinéma) ; le film, sans paroles, et composé de plans en fondus enchaînés, utilisait aussi une technique photographique ultramoderne pour l'époque ; la première projection eut lieu le 24 septembre 1926,

la deuxième en 1975/76 à Tokyo, la dernière en 1987 au Centre Georges Pompidou.

Acteurs

⬬ Barry Paris, **Louise Brooks**, PUF, 1993, 650 p., 298 F : traduit de l'américain par Aline Weill ; récit de la vie de Louise Brooks qui utilise des lettres et journaux intimes inédits de l'actrice ; bibliographie, filmographie, index.

Essais

1) Les images nouvelles

⬬ Grigore Burdea, Philippe Caffet, **La Réalité virtuelle**, Hermès, 1993, 402 p., 290 F : ouvrage technique écrit par deux chercheurs-enseignants, le premier à l'Université Rutgers, le second au CNRS ; les auteurs décrivent la dernière technologie disponible, avec ses limites et ses possibilités ; ils abordent ensuite des problèmes de fond concernant les performances et les méthodes d'évaluation ; enfin les champs d'application sont cernés avec les contraintes qu'ils imposent et leurs potentialités ; nombreuses figures, tableaux.

⬬ Philippe Quéau, **Le Virtuel, vertu et vertiges**, Champ Vallon/INA, 1993, 215 p., 130 F : l'auteur, polytechnicien, est un spécialiste des images de synthèse ; son livre est une mise au point des récents développements concernant les images virtuelles ; il met en évidence les problèmes philosophiques et éthiques soulevés par les progrès prévisibles des imageries virtuelles, avec leurs conséquences sur notre manière de représenter et d'interpréter le monde réel ; enfin il traite des rapports entre les images virtuelles et les modèles abstraits qui les génèrent ; c'est dans la complexité et dans la richesse de ces rapports entre visible et intelligible, entre perception et conception que pourra s'élaborer une véritable écriture du virtuel.

⬬ Paul Virilio, **L'Art du moteur**, Galilée, 1993, 150 p., 98 F : « Pour l'instant, seuls les faits comptent et encore, pas pour longtemps. » ; cette phrase de Céline est aujourd'hui confirmée : les faits sont défaits ; l'information et sa médiatisation à outrance ont aboli les faits ; le révisionnisme ne concerne donc plus seulement la seconde guerre mondiale et les camps d'extermination, mais l'ensemble des événements et des faits quotidiens, un révisionnisme qui va bien au-delà de celui des historiens adeptes de la désinformation puisqu'il aboutit aujourd'hui aux prémisses d'une véritable industrialisation

de l'oubli ; avec le développement de l'informatique et sa généralisation non plus seulement dans le domaine de la gestion mais également de la représentation, avec la numérisation de l'image et du son, les possibilités sont immenses d'une manipulation de la forme et du contenu des messages.

2) L'histoire

- Marc Ferro, **Cinéma et histoire**, Gallimard, 1993, 285 p., 49 F : nouvelle édition refondue ; de *La Grande Illusion* à *Lacombe Lucien*, du *Juif Süss* au *Troisième homme*, de *M le Maudit* aux *Sentiers de la gloire*, Marc Ferro fait apparaître les nombreuses interférences entre histoire et cinéma qui permettent de mieux appréhender les sociétés actuelles et anciennes.

3) La littérature

- Jean-Paul de Nola, Josette Gousseau (éd.), **La Communication cinématographique, reflets du livre belge : actes/colloque, Palerme, 1-4 mars 1989**, Didier-Érudition, 1993, 356 p., textes français et italiens, 150 F : ouvrage qui rend compte de la diversité des productions littéraires belges de langue française, à travers leurs adaptations cinématographiques, nationales ou étrangères ; panorama des problèmes techniques posés par la transcription au cinéma, la conservation des films, et le travail du scénariste et du metteur en scène.
- Jérôme Prieur (éd.), **Le Spectateur nocturne : les écrivains au cinéma**, Cahiers du Cinéma, 1993, 284 p., 150 F : cette anthologie rassemble 73 textes d'écrivains aussi divers que Gorki, Apollinaire, Green, Kawabata, Queneau..., mais qui ont partagé la même expérience, celle des débuts du cinématographe ; les morceaux choisis sont organisés en trois parties, ou périodes : la découverte, l'accoutumance, l'expérimentation ; à l'intérieur de ces parties, ce n'est pas nécessairement l'ordre chronologique qui est retenu, encore moins la perspective pédagogique ; au gré des commentaires de J. Prieur qui introduisent chaque écrivain, le lecteur vagabonde d'un auteur à l'autre, se nourrit de multiples voix, faisant de ces premiers regards un nouveau spectacle toujours recommencé.

4) Les acteurs

- Luc Moullet, **Politique des acteurs**, Cahiers du Cinéma, 1993, 158 p., 120 F : « Cary Grant est plus un auteur de films qu'un Feyder ou un Coppola. », telle est la thèse provocante de Luc

Moullet ; à travers la carrière de quatre grands comédiens, Gary Cooper, John Wayne, Cary Grant et James Stewart, au cours de laquelle il observe une réelle continuité dans le travail corporel et la gestuelle, Luc Moullet s'essaie à analyser leur œuvre avec la même approche que l'on aurait face à celle d'Ingmar Bergman, *loin de l'anecdote et du recours* à la vie *privée*.

5) Communication, sociologie

- Patrick Lecomte, **Communication, télévision et démocratie**, Presses Universitaires de Lyon, 1993, 96 p., 75 F : ce livre est, aux dires de l'auteur, un petit « guide du spectacle politique à l'usage du citoyen téléspectateur » ; la communication est un mécanisme clé de la démocratie ; il paraît se dérégler sous le choc de la révolution télévisuelle qui fait de la représentation démocratique un spectacle ; au-delà de son reflet caricatural, on peut déchiffrer le recodage symbolique du politique qu'opère la mise en scène renouvelée dans l'espace public remodelé d'une démocratie médiatisée.
- Jean-Charles Paracuellos, **La Télévision, clefs d'une économie invisible**, La Documentation française, 1993, 120 F : réflexion sur l'espace télévisuel par un spécialiste de la communication écrite et audiovisuelle ; analyse de la place de la télévision dans la société, au carrefour de trois réalités : le consommateur, la publicité, les programmes ; étude du paysage télévisuel français, européen, américain. Figures, tableaux.

Art

- Frank Popper, **L'Art à l'ère électronique**, F. Hazan, 1993, 192 p., 245 F : réflexion sur les formes artistiques nées des dernières avancées de la technologie : le laser, la vidéo, l'ordinateur...

IMAGES documentaires

DIRECTRICE DE LA PUBLICATION: Marie-Annick Poulin
RÉDACTRICE EN CHEF: Catherine Blangonnet
COMITÉ DE RÉDACTION: Gérald Collas, Claire Doussot, Elisabeth Meignien, Christine Micholet, Marie-Pierre Muller, François Niney.
SECRÉTAIRE DE RÉDACTION: Dominique Margot
CONCEPTION GRAPHIQUE: Jérôme Oudin / Design dept.
GESTION ET ADMINISTRATION: Dominique Margot

Ont participé à ce numéro pour les analyses de films: F.N. (François Niney), C.D. (Claire Doussot), C.M. (Christine Micholet), C.B. (Catherine Blangonnet), G.C. (Guillaume Courcier), F.C. (Fara C.), M.H. (Monique Houssin).

Images en bibliothèques:
Siège social: BPI,
19, rue Beaubourg, 75004 Paris.
Administration et abonnements: 27, avenue de l'Opéra, 75001 Paris.

IMPRIMEUR: Imprimerie nouvelle.
Dépôt légal: 1er trimestre 1994. Numéro ISSN: 1146-1756

Bulletin d'abonnement/IMAGES documentaires

nom

raison sociale

adresse

ville

téléphone

❑ Commande _____ numéros. Prix au numéro : 50 francs.
❑ S'abonne pour un an (4 numéros) : 200 francs.
Tarif adhérents à l'association : 150 francs.
Ci-joint un réglement par chèque bancaire ou postal (ou bon de commande administratif) à l'ordre d'Images en bibliothèques.